

Journal du Ponant

par Claude Vigée

*Première partie
(1939-1953)*

- 14 -

Cæn, hiver 1939-Pau, été 1940. Règle absolue : ne se découvrir qu'à soi-même, ou à un petit nombre d'hommes qui comprennent et gardent le secret de leur différence d'âme. Nos paroles sont les degrés d'un escalier qui conduit vers le ciel intime ! L'univers des hommes n'y mène pas, il ne mène qu'à l'asservissement, au mal et au néant. Mais ces choses-là restent longtemps latentes, invisibles : « Il faut recréer l'univers pour en devenir maître. »

Accession à mon ciel par l'art ? Oui, car l'à *quoi bon* ne se pose pas pour celui qui crée une chose de beauté. Le but est ici la joie, et celle-ci constitue l'objectif unique et véritable : conscience totale, expansion de l'esprit dans tous les sens, simultanéité de la lumière. Mais l'homme, même s'il s'élève au-dessus de lui-même jusqu'à ces hauteurs spirituelles, n'est pas assez pur encore pour s'y maintenir plus d'un instant. « L'art est court, écrit Beethoven dans ses carnets intimes, et s'il nous soulève jusqu'aux dieux c'est à la faveur d'un moment ». (*So ist es eines Augenblickes Kunst.*) Mais je voudrais pouvoir répéter, après Hölderlin, « Une fois j'ai été entre les dieux : il ne m'en faut point davantage ». Le souvenir de cette accession au divin suffirait alors pour m'aimer et me maintenir ici-bas dans la bonne orientation. Mais serais-je assez rigoureux, assez fort, assez constant, pour m'y tenir ? Le souvenir suffirait-il ? Je cherche en vain un maître pour me guider parmi les hommes aveugles. Accession et délivrance durable... Maintenant le soleil de la conscience parfaite éclaire le monde intérieur. L'image que lui renvoie celui-ci est la réflexion de son propre rayon glorieux. Vide anéanti ; les astres fraternels scintillent un instant vers moi. Chacun doit tendre à l'état de pureté. Les plaisirs ne doivent être qu'effleurés, sinon ils t'enchaînent. Alors le mirage qui les rendait tentants s'évanouit, et la hideur de la jouissance bestiale apparaît dans sa banale épaisseur. Il faut l'accepter et la regarder bien en face, croupir et subir. Mais l'étincelle dure, la braise continue à couver sous la cendre. Science et grâce suprêmes. Latence. Recueille-toi, recueille-toi, enfant de l'ombre ! Le ciel est fermé. Comment apparaître de nouveau ? Action des amis silencieux, repli du cœur sur lui-même, lente accumulation de la puissance qui libère et qui crée.

Un jour se lèvera le soleil qui m'irradie et rend manifestes les formes à autrui. L'espérance naîtra du souvenir. Sans guide ni maître, voué à la recherche solitaire, j'ai commencé à écrire dans l'étonnement, puis dans une angoisse croissante : comment faire surgir les formes du chaos ? Cette période a été cruelle et amère, mais je n'en suis pas sorti ruiné dans l'âme. Non seulement j'ai eu la vie sauve, mais j'ai découvert un diamant dans le brouillard bas des ténèbres intérieures. Maintenant je me retrouve affermi, non plus dissous dans chaque ondée, balayé par le moindre coup de vent, ni exposé à la merci d'autrui, vulnérable, blessé par chaque être humain.

Les rapports de Dieu et de l'univers créé par lui sont semblables à ceux qu'entretient l'âme avec la pensée qu'elle engendre. Entre elles, la distance est à la fois très grande et presque nulle, selon que la pensée va vers l'âme

ou non. Des milliers de graines sont perdues, pour une seule qui sera sauvée et germée, en donnant naissance à la plante nouvelle. Celui qui est monté ne *peut* redescendre, mais lancer une corde à son compagnon de grimpée.

Parce qu'ils ont voulu les arracher par violence, certains ont gardé les chaînes qui les attachaient au monde d'en bas. Le bon jardinier, lui, est détaché de tout, sauf de ses fleurs. Il n'a pas songé à se délivrer de ses fleurs, ni de leur beauté. Celle-ci se manifeste « chaque fois que quelque chose de spirituel paraît dans la nature ». En regardant longtemps dans mon âme, j'ai entrevu ce qu'est mon être véritable. Sa présence en moi, c'est là le royaume. Cet être présent mais caché, sans visage, je dois le rejoindre, m'identifier un jour à lui. Ainsi, la nuit, toute la beauté des cimes est présente, mais il faut déjà le déferlement matinal du fleuve solaire pour les faire surgir, pour dégager leur présence de la gangue des ténèbres. Mais combien il est difficile, pour le vivant d'un jour, de demeurer dans le royaume de la présence. Peut-être l'atteindras-tu, si tu as vécu ici avec amour. La justice d'amour est la clé du royaume, et elle peut s'acquérir pendant cette vie, dans ton corps, dans la société, sur la terre. Dans la chute même, il y a déjà comme une lente montée inverse. Il faut savoir que des frères existent, qu'ils peuvent s'aider l'un l'autre, le moment venu.

Mon Dieu, si l'étincelle allait s'éteindre en moi ? « Puissé-je goûter à l'heure de la mort, heure marquée par l'incommensurabilité des causes, cette suave fraternité que vous réservez aux âmes préparées ». Dans l'expansion (ou l'effondrement) infinis de la mort, il n'y a plus de différence entre la distance et la proximité.

Qu'est-ce qu'un acte, sinon l'ombre portée du désir qui le provoque ? ce désir, essence de moi-même !

Désir : moi. Dieu : absence de désir. Dieu : absence de moi. L'homme marche du non-être à l'être. Il ignore ce qu'est l'être. Comment alors l'atteindrait-il, le plus vite possible, dans la confusion de cette vie ? Une vague idée m'en est donnée par l'extase où me plonge l'audition d'une musique belle : sensation suprême de force, soit dans l'ampleur, soit dans la subtilité.

Même délivré, par hypothèse, de toutes les conditions physiques et corporelles, un esprit *n'est* pas encore ; il commence par ne pas être au monde, ou à n'être soi qu'avec une très faible densité. Pour accéder au plus-être, il lui faudra subir une formation. Celle-ci est la raison unique de notre vie terrestre. Sans elle, mon esprit désincarné ne resterait qu'un embryon mental impropre à la poésie, incapable de réaliser son être dans le monde réel.

(Toulouse 5-19 janvier 1941.) Dans les derniers jours, sensation de renouveau du pouvoir créateur de l'esprit. Je sens monter en moi une grande poussée spirituelle, à maîtriser et à mettre en forme. Aujourd'hui, temps délicieux : soleil d'hiver ; froid diminué. Surtout préoccupé par la question de la joie, sa nature psychique. Conscience totale, sensation directe et prolongée de l'atemporel. Expansion dans tous les sens de l'univers. Quelque chose d'inexpliqué reste à cerner et à discerner. Promenade, hier, avec Paul Micheau,¹ le long de la Garonne. Discuté de

1 « Je me souviens aussi du musicien Paul Micheau, qui est devenu médecin et compositeur. Nous nous sommes revus à Paris en 1950-51, et puis nous nous sommes perdus de vue par la suite. Nous étions très amis à l'époque. Il était en train de composer une sonate pour violon et piano. Il savait écrire la musique. Ses dieux étaient César Franck et Wagner. Il avait entendu des choses que je n'avais jamais entendues, et pas seulement le Wagner des opéras, mais celui des chants pour piano et mezzo soprano, les *Wesendonck Lieder* et le *Siegfried Idyll*. Il me faisait écouter des disques chez lui et, sa sonate, il me la chantait dans le clocheton de l'Hôtel-Dieu de Toulouse. C'est un endroit où il n'y avait absolument personne. Nous montions là et nous étions tranquilles. Il avait aussi pour confidente une étudiante en médecine, Anne Fourcade, qui est devenue sa femme. » Claude Vigée, *Mélancolie solaire*. Paris : L'Harmattan, 2008, p. 34.

« 25 avril : Dans la cage de l'horloge de l'Hôtel-Dieu où nous nous réfugiions tous les matins pour bavarder librement après la visite médicale, Paul Micheau nous a chanté, à Anne Fourcade et à moi, le *thème de joie* de la nouvelle sonate pour violon et piano qu'il compose. »

l'importance capitale du jugement dans la création d'une œuvre entière et harmonieuse. (Jugement : capacité d'établir des rapports). Selon moi, le jugement de l'artiste créateur est aussi important, et riche de substance structurante, que la faculté intermittente de production instinctive, que la génération de la matière brute de l'œuvre. Au fond, je crois que cette discussion est un peu stérile, et que nous nous payons de mots. Pour l'esprit créateur, jugement et force génératrice sont une et même puissance. Sinon, l'œuvre est caduque, aussi bien que l'homme.

- 16 -

(20 janvier 1941.) Là où s'affirme une intensité soutenue, sans ruptures dans le temps, apparaît une impression d'absolu intemporel que présente la meilleure poésie française, à l'exclusion des autres. Disparition de la notion du temps (et de la réalité perçue) pendant le sommeil. Or le sommeil est précisément un état de l'âme sans solutions de continuité interne. Ces ruptures sont causées à l'état de veille par la variété, les brusques sauts d'intensité dans la perception du monde dit réel.

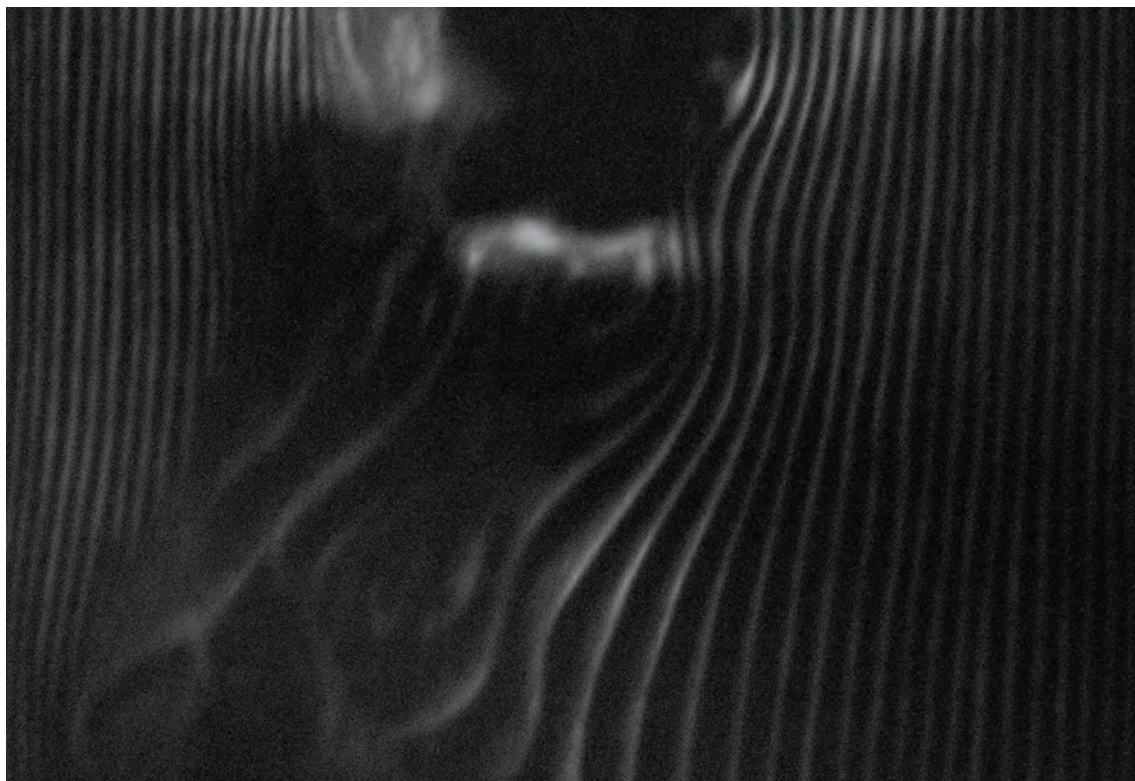
Réécouté la Symphonie en ut majeur (Jupiter) de Mozart. Jubilation. J'ai peine à concevoir l'existence vraie d'une pareille puissance sur terre. Pourquoi la vie vaudrait-elle d'être vécue, si ce n'est pour *cela* ? Grand encouragement pour mon œuvre à venir, avec la caresse de cette petite brise d'avant-printemps sur les tempes battantes :

Que dirai-je ? Ma langue est muette d'amour
Et dort dans le silence innombrable des choses.²

(18-22 mars 1941.) Matin à l'Hôtel-Dieu. Vu la chirurgie du poumon. Atroce boucherie, éclats de côtes sanglantes et sciées. Promenade, l'après-midi, du côté de Montaudran, par un temps délicieux, dans la campagne en fleurs. Depuis le départ d'Evy, partie cet hiver en Amérique avec ses parents, je suis resté bien solitaire. L'abstinence que je m'impose actuellement me paraît être une sorte de tremplin pour aller plus haut, un remède préventif contre l'affaiblissement de mes facultés créatrices encore en germe, que menaceraient, à vingt ans, un brusque débordement de sensualité, la frénésie orgiaque destructrice de la sensibilité profonde, de l'intégrité personnelle. Mais d'où me vient ce souci ? d'où aurais-je la mémoire d'un cataclysme éventuel, n'en ayant pas eu l'expérience vécue ? Pourquoi cette inquiétude, cette sagesse trop précoce ? Souvenir, peut-être, d'une autre vie, trace énigmatique de je ne sais quelle préhistoire indicible, enfouie sous les fondations de l'individu socialisé que je suis devenu ? Je m'étonne de constater à quel point j'ai dans le sang, – comme on dit, – cette intuition presque physique d'une souillure à la fois mentale et charnelle, qui viendrait de la fornication aveugle et bornée, – d'un désir grossier et cupide de jouir vite, beaucoup, stupidement... Je place l'acte d'amour si haut que je ne me résoudrai jamais à en faire un amusement d'imbécile égrillard : ce serait me contenter de bien peu. Je sens trop que *cela* m'engage tout entier, – dans mon intime temps vital, et dans le monde de ma pensée en gestation, – pour oser me commettre aveuglément avec « la bête », fût-ce une brave bête, en moi-même comme avec autrui. Loin de moi d'avoir horreur de la chair : c'est là une expression dont le sens m'échappe. Rien de plus simple, de plus pur que la chair non avilie par l'humiliation, non

Claude Vigée, *La Lune d'hiver* (1970). Paris : Honoré Champion, 2002, p. 96.

2 Claude Vigée, « Trois nocturnes », *La lutte avec l'ange, Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 90.



- 17 -

Guy Braun, *Mrs. Smoke : Hommage à Etienne-Jules Marey*.
Manière noire. Détail de la page 20.

Page 12 :
Guy Braun, *Maison de Mallarmé*.
Manière noire.

2013

Numéro 4



réduite par autrui ou par soi-même au rôle dérisoire de pantin du plaisir. Il n'est pas de plus grande merveille qu'une fille et un garçon libres et nus qui s'étreignent dans la joie de l'amour. Quoique rieur et joueur, mon Eros n'est jamais en goguette. Dans la sphère sexuelle non plus, il ne faut pas confondre le sacré et le profane ! Je me fais peut-être encore une idée trop *grave* de l'amour charnel : trait de caractère bien révélateur de ma personnalité... Mes tendances à la joie simple, à la puissance d'être un-et-vivant, sont plus fortes que l'inclination au plaisir brutal et facile, à la dissipation qui n'est qu'une forme de la Dispersion et de l'exil.

Certes, toute jouissance librement surgie du plus profond du corps est bénéfique et sainte. Ce qui me révolte, c'est de passer de la volupté la plus haute – joie et ravissement *vrais* de tout l'être – à sa parodie qui est quête triste et mesquine d'un plaisir imparfait. La splendide, la rayonnante vitalité des corps vivants arrivés à maturité, – ces créatures parfaites de Dieu –, ne doit pas s'épuiser en ébats grotesques et froids débouchant sur la sensation la plus médiocre. C'est bon pour ceux qui n'ont rien d'essentiel à chercher ici-bas, non pour qui est assoiffé de plénitude réelle. Dans l'expérience charnelle, comme dans celle de la pensée, je veux m'accomplir, m'affirmer tout entier vivant, ou n'être rien. Plutôt que de végéter dans la médiocrité de l'âme et de la chair, mieux vaudrait pour moi ne plus exister du tout !

(25 avril 1941.) J'attends toujours la réponse de *Poésie 41* au sujet de mon poème³ ! Comme jadis à Bischwiller, où jamais rien ne m'arrivait, la boîte aux lettres vide me cause des tortures journalières. Quel instinct me pousse-t-il à attendre si fébrilement je ne sais quoi ? Comme je suis peu sage, et éloigné de la bonne voie : « La récompense est pour celui qui sait dompter le temps. »⁴ Voire ? Lundi dernier j'étais d'une humeur massacrante, hier je me suis senti inquiet, mais assez calme aujourd'hui. Pourquoi ? Probablement, parce que j'ai écrit un texte qui dément ma plus cruelle appréhension :

Déjà le fleuve est-il tari
Dont je tirais l'eau de ma joie ?

O patience, patience ! Mais combien c'est dur. Passé la soirée chez maman. Douceur et bonheur de pouvoir la retrouver ainsi. C'est le pays natal, ce sont tous les souvenirs, tout ce qui m'a fait moi, que je revois à travers elle. Pussions-nous encore longtemps et heureusement nous donner la main, et suivre ensemble le chemin difficile de l'existence.

(12 juin 1941.) J'ai continué à rédiger en dialecte alsacien quelques pages de mes souvenirs d'enfance. Qu'est-ce donc, Moi ? Est-ce mon être qui passe à travers le temps étranger ? Ou plutôt, est-ce le temps qu'il suscite et qui subsiste en puissance – mais pour qui ? Suis-je autre, ou ne suis-je que mes vingt ans déjà presque écoulés ? La vie est peut-être surtout le temps fixé, pétrifié, qu'on a passé à exister vers, hors de... Dans son essence, serait-elle

3 « La stèle de Béthel » fut publié dans *Poésie 42* sous le pseudonyme de Claude Vigée. Ces vers, écrits à Deauville en 1940, puis à Toulouse, en 1941-42, sont compris notamment dans « Bûchers de ténèbres » et « Trois nocturnes », *ibid.*, pp. 80-81 et 88-89.

4 Claude Vigée, « Trois nocturnes », *ibid.*, p. 89.

une action de nature intemporelle ? Il y a une différence capitale entre la *vie* et le *vivre*. Mais moi, où me situerai-je, sur quel versant de la réalité mondaine ai-je donc existé jusqu'à présent ? Suis-je déjà de la vie révolue, ou encore dans le vivre ? Et si non, demain, autre chose encore ? Passé un instant chez maman, puis longue promenade au bord du canal Riquet sous la pluie d'été, m'arrêtant pour regarder sombrer les nuages, comme de lourds oiseaux gris, dans les flaques boueuses du chemin de halage désaffecté. Soudain s'est fait un grand calme en moi, je me suis retrouvé intact dans les miroirs brisés de la terre noire, avec un peu de lassitude étonnée.

(27 décembre 1941.) Matin : rien. Après-midi : rien. Soir : rien. La vie est en somme quelque chose de très lamentable. Quand on a réussi à se glisser à travers quelques décennies, jusqu'au temps de la vieillesse et de la décrépitude, sans être rongé vivant par n'importe quelle souffrance physique, il faut s'estimer satisfait. Et la haine sociale qui s'acharne contre nous ne fait qu'accroître notre désir d'un bonheur plat, béatitude de petit-bourgeois juif modeste, mais bien nourri. La création poétique, si rare et si difficile, ne sert à rien du tout. Si elle me tente parfois, le mieux est néanmoins de la tenir entièrement à l'écart des hommes. Surtout loin de ceux que je croyais pouvoir intéresser à ce que je rêve de produire, dans l'ordre de la beauté ou de la vérité humaine. Si seulement je n'avais jamais écrit à tous ces étrangers, qui me connaissent maintenant par le journal ! Je risque fort d'être découvert et coffré par la police de Xavier Vallat,⁵ si *Pyrénées*⁶ publie le texte raccourci de *La Stèle de Bethel*. Cela me dégoûte inimaginablement. Parfois un désir de vengeance absurde me tenaille, né de mon désespoir même. De toute façon, ce sont là des sottises enfantines. Il ne s'agit pas de se venger, mais de vivre plus intensément encore, d'aller au-delà, et plus haut.

(29 décembre 1941.) Soir. Réfléchi sur ma poésie. Que vaut ce que j'ai fait jusqu'à ce jour ? peu de chose au fond. Un grand déchet ! je commence à redouter la publication du raccourci de mon recueil dans *Pyrénées*. Il est vrai que rien n'a encore paru ! Les lois anti-juives de Monsieur Vallat y pourvoient, elles suffiront à l'empêcher. Enfin, on verra ; cela vaudrait peut-être mieux ainsi. Je vais abandonner la poésie pour un certain temps. Il me faut créer désormais beaucoup plus lentement, maintenir la concentration, augmenter la densité, sans aucun fléchissement. « La laine épaisse de la brume encombre les vallées »⁷.

(31 décembre 1941.) Encore une année passée dans la dispersion. Toute cette soirée, je traîne un ennuyeux mal de tête, et j'ai les pieds glacés ; impossible de me réchauffer. Le chauffage ne marche presque pas, et il gèle dans l'appartement. Saloperie de propriétaire, qui fait des économies sur le minimum vital !

(2 janvier 1942.) Profitant de trois heures de chauffage, j'ai lu ce soir quelques pages d'Eugénie de Guérin. Ainsi se termine en pantoufles, dans la tiédeur un peu déprimante d'une terne soirée d'hiver – parmi mes livres, mes ambitions, mes travaux, mes appréhensions, et mes déceptions – au milieu d'un monde en flammes, la dernière journée de ma vingtième année. Curieuse expérience ! Dire qu'on regrettera ça toute sa vie : *j'avais une fois vingt ans !*

5 Commissaire de Vichy chargé des questions juives.

6 Revue « des lettres et des arts » dont le premier numéro parut en 1941.

7 Claude Vigée, « Le sommeil d'Icare », *La lutte avec l'ange, Mon heure sur la terre, op. cit.*, p. 142.



Où donc me conduit-elle, « la magnifique imperfection d'un homme en devenir »⁸ ? Vingt ans. Pendant qu'on les vit, on se rend si peu compte de leur valeur « inappréciable » (comme disent les autres) ; on a vingt ans malgré soi, et à côté de soi. C'est seulement après, quand le triste protoplasme vieilli se confond de plus en plus avec la pourriture finale, qu'on reconnaît avoir été soi-même, un jour, un fragment de ce temps qui alors nous semblait étranger. Que me reste-t-il de ces vingt ans ? la vingt et unième, encore néante, si pleine d'inquiétude, ce soir, pour moi qui lui fais face. Et quelques vers qui ne me rendront pas effectivement ma durée brûlée. « Vaincre par le temps même, L'éternité du temps »⁹ ? Quelle blague ! Oui, à la rigueur, quand cela dure cinq minutes. Mais la vie physique, la seule indispensable et primitive, demande autre chose. Attachons-nous donc passionnément aux sciences de la nature : serait-ce là la vraie solution ? Pourtant, les cinq minutes d'extase (musique, poésie) valent bien, à elles toutes seules, la plupart du temps, ces myriades d'heures qui les entourent, comme une gangue de poussière gigantesque emprisonne un cristal de roche. Dommage seulement que cela passe si vite, hélas ! nous laissant les mains vides, rendus à notre ancienne solitude. Alors je tâche de refaire un poème, quelque chose de vivant et de parlant, qui me donne de nouvelles *récréations* de cinq minutes... Ainsi se construit une œuvre poétique moderne, morcelée et pourtant unifiée dans son tréfonds par le désir inlassable qui me porte, de surgir à la lumière durable. Sans doute en est-on à la fin aussi éloigné qu'au début, et tout aussi misérable ! Si on cherche quelque diversion dans le domaine social, on en sort avec un bon coup de pied au cul. – Solution unique : regarder son propre ennui, sa douloureuse durée en face. Tâcher simplement de *faillir être*, puisque le plein être (le bien-être) est l'apanage des pierres. Ou des entités qui ont déjà tout subi ; des choses qui sont mortes, tout simplement. Mon adolescence vécue dans le refus d'un monde qui m'oppressait d'horreur et d'ennui, j'ai écrit des poèmes. Et après ? Me voilà bien avancé. J'ai réfréné longtemps mes instincts primaires, je suis arrivé à un certain niveau d'intensité psychique, à un état de vie intérieure doué d'un secret rayonnement, sinon d'un éclat certain au yeux des autres hommes. Surtout, j'ai vécu en moi-même un état *différent* du leur : « Tout cela m'a-t-il rien ajouté ? » ; moi aussi, je me pose cette question, à la suite de Lanza del Vasto. Et il répond : « Alors, mon âme, prie. »

Voilà le grand mot lâché. Mais chaque fois que je prie, je suis saisi de nouveau par cette exaltation passagère et gratuite qui me fait tout voir sous le *jour de feu* illusoire dont je suis, en cet instant, si éloigné ! Lorsque cette exaltation tombera, je me retrouverai au même point *de chute* qu'aujourd'hui ou peut-être plus bas encore. Oh, cette étouffante impression de retour, de piétinement sur place ; la chaîne s'est refermée sur elle-même, le cycle s'est clos ; ne reste que le sentiment de l'inutilité finale de l'action ! Pendant ce temps-là, ma mère à côté de moi se préoccupe de l'odeur de sa chemise de nuit qu'elle est en train de mettre en grelottant dans le froid ; puis elle bavarde sans fin.

Pourtant, il faudra bien un jour que j'enfonce les vieilles barrières, que je rompe l'étau fatal où s'est prise ma vie. Que mon effort enfin ne soit plus comparable à celui du poisson que l'on capture au filet. Un pêcheur l'attrape après des heures d'attente. Il le tue, le mange, le digère, l'utilise pour sa propre survie, comme il ferait d'un aliment quelconque, puis l'élimine. Ensuite, affamé, il revient à son état initial de pêcheur du même poisson, dans le même

8 *Ibid.*

9 Claude Vigée se réfère ici au vers célèbre de T.S. Eliot dans les *Quatre Quatuors*, qu'il a traduits : « Only through time time is conquered » / « C'est par la durée seule que le temps est conquis ». T.S. Eliot, *Burnt Norton* [Première partie, 1936], *Four Quartets, Collected Poems 1909-1962*. London : Faber, 1975, p. 192. / *Quatre Quatuors*. traduction de Claude Vigée. London : Menard Press, 1991, p. 12. Il me dit aujourd'hui (29 septembre 2012) au téléphone qu'il avait commencé cette traduction, au brouillon, en décembre 1941.

but, jusqu'à ce que la vieille machine se disloque, et qu'il serve lui-même de poisson, ou d'amorce, aux autres affamés de survivance. Tout cela dans l'éternité, de mer à mer, de planète en planète. Et de nouveaux nerfs qui se tissent se laissent chatouiller pour jouir, se déchirent et pourrissent en puant à la ronde ; le grain de blé qu'ils nourrissent donnera des forces au bachelier en philosophie à la cervelle vidée, qui a besoin de phosphore pour reprendre des forces à la veille du prochain examen. Si le pêcheur avait avalé des macaronis à la place de son poisson, il aurait peut-être survécu de la même façon. Mais l'envie du poisson lui chatouille les babines et le gosier. Faire frire des poissons qui flattent la gueule : finalité du créateur d'art. Parlez-moi de métaphysique ! de durée pure ! de connaissance supérieure ! Je crois qu'il serait indiqué de tenter maintenant l'expérience du monde créé, plutôt que d'évoquer magiquement, pour la durée d'un éclair, celui que l'on eût désiré. Au moins aurai-je fait servir mon corps à quelque chose. L'objectif visé étant moins haut, la déception, peut-être, sera moins profonde, la douleur moins cuisante. Relu en fin de soirée les fragments IX et X du journal d'Eugénie de Guérin.¹⁰ Il faut faillir être... C'est cela, exactement, quand l'allégresse du grand amour s'est éteinte sous les cendres du quotidien ennemi. Et puis continuer d'aimer dans la douleur : « Vers mon amour je veux chanter sur toutes les montagnes ». Quel amour ? oui, quel amour ? Pourtant il existe, là-bas, puisque je l'aime.

(3 janvier 1942.) Le premier jour de mes vingt et un ans s'est passé doucement. Hôtel-Dieu le matin, l'après-midi promenade et achat de viande rationnée sur tickets pour le repas du dimanche. Reçu la visite de Françoise d'Eaubonne,¹¹ jeune poétesse et romancière, que m'envoie le bon abbé Decahors. Écouté la radio de Londres. Me voilà majeur *ad aeternum*. C'était pourtant bien consolant et rassurant de se savoir mineur, inachevé, capable encore d'évolution et d'accroissement. Abstraction légale, ou réalité humaine d'ordre subjectif, être mineur voulait dire : devenir un jour majeur. Être majeur, c'est plus clair. Cela signifie simplement : devenir un jour un cadavre. Désormais, il n'y a plus d'âge intermédiaire. Pas de moyen de reculer : nul ne s'y prend à deux fois, en se risquant dans les labyrinthes et en affrontant les tentations de l'existence. Désormais, si on rate son but, on se casse le cou. *So oder so*, comme dit le terrible Adolf. Soit. Je ferai en sorte que tout aille pour le mieux, envers et contre tout. Lutter est encore le plus grisant des passe-temps, sinon le plus riche en illusions durables. Avec une lourde chute dans le sommeil de la brute, pendant les intervalles du repos.

(4 janvier 1942.) Relu ce matin quelques fragments de mon recueil. Je commence à m'en dégouter ; les imperfections m'offusquent de plus en plus. Ce n'est pas du tout ça, vraiment ! Il faut songer à faire infiniment

10 « Le Journal d'Eugénie est trop plein de bondieuseries, mais Maurice de Guérin [...] Il avait un souffle que je ne trouvais pas chez les poètes français, dans ce Toulouse sinistre, en pleine guerre. Dans ce monde de bassesse, je découvrais là des rythmes qui me délivraient de mon étouffement quotidien. On n'avait jamais rien connu de pareil jusqu'à Claudel et Saint-John Perse. Il y avait chez Guérin quelque chose de plus profond, de plus enfantin aussi. C'était un jeune noble ruiné qui avait grandi à la campagne, orphelin, élevé par sa grande sœur dans une symbiose et un isolement complets. Que faisait-il toute la journée dans ce manoir où il a mûri ? De la poésie. Je crois me souvenir qu'il n'est jamais allé ailleurs. » Claude Vigée, *Mélanolie solaire*, *op. cit.*, pp. 44-45.

11 « ... L'Institut catholique est vite devenu un haut lieu de la résistance active, dont l'archevêque, Monseigneur Salières, avec sa fameuse déclaration sur l'humanité des Juifs, est devenu un véritable héros. Je me souviens qu'un dimanche matin, avec Françoise d'Eaubonne, qui l'avait copiée à la main avec son père, nous l'avions distribuée au coin des rues et à la sortie de la messe. » *Ibid.*, p. 44.

mieux, sinon à détruire le texte ancien. Pendant huit jours, on s’imagine avoir fait quelque chose, être quelqu’un. Puis on se rend compte qu’on n’est qu’un pauvre type en quête de joie, qui s’est nourri de quelque illusion nouvelle. Ce matin Pierre Darmangeat¹² est venu me voir dans notre cambuse. Déjeuner plantureux à midi : pois chiches, patates, escalopes, gâteau pour mon anniversaire offert par mon cousin. Voilà deux ans que nous n’avions pas festoyé de la sorte, en ces temps de guerre et de pénurie grave. Après-midi d’hiver embrumée, terne et glacée. Entendu en fin de journée, depuis Radio Prague, une adorable Sérénade de Mozart (pas la petite *Nacht-Musik*, une autre plus belle encore). Pour clore dignement les vacances et couronner mon jour de fête, maman a préparé du vin chaud à la cannelle, que nous savourons en ce moment. J’ai ce soir une folle envie d’écrire, mais je ne trouve pas la concentration d’esprit nécessaire. Il est vrai que maman y met du sien pour me distraire.

Colombus, Ohio, U.S.A.
(Hiver 1944.)

Violemment de givre éclaboussant vos cils,
Un oiseau pillera le ciel criblé de fruits :
Flambe, feu souverain, jusqu’aux cimes du monde !
Dans le soulèvement du sel et de l’écume...¹³

Ces vers rapportent une expérience que j’ai souvent eue : un oiseau passant soudain très près des yeux, dans un éblouissement brutal où tout l’univers ancien s’anéantirait. Ainsi l’oiseau provoque une mutation cosmique (jugement dernier) où les êtres ressuscités, flambant dans le ciel comme des fruits étoilés, seraient engloutis et transformés. A noter la simplicité de l’expérience qui déclenche le mouvement poétique. Qui n’a pas vu le jet d’un oiseau dans le ciel, et n’en a pas éprouvé une étrange émotion ? Ce passage d’une expérience toute concrète (l’oiseau rasant mon regard) à une signification mythique qui se l’incorpore, mais le dépasse pour englober tout le destin humain, est assez caractéristique de ma manière d’imaginer et de créer. Je *vois* dans l’expérience profondément ressentie l’image de la destinée. Je la vois : au sens de *dégager, d’interpréter par* le truchement direct de la parole. C’est la fonction même de la poésie, que de révéler le secret des choses que tout le monde frôle en aveugle ou en automate.

(16 mars 1946.) J’ai fait récemment la connaissance d’un inverti, un étudiant ès lettres, qui se nomme E.F. Chose rarissime dans le Middle West américain, il parle très bien le français. Il est devenu également catholique fervent, par conversion ou fuite du calvinisme familial trop frustrant, dit-il, tout en restant, malgré sa foi nouvelle, malheureux et tourmenté. C’est la première fois que je vois de près ces difficiles problèmes d’existence quotidienne,

12 « ... Pierre Darmangeat, le poète hispanisant pour lequel j’éprouvais beaucoup d’admiration et d’affection. » *Ibid.*, p. 37.

13 « Violemment de givre éclaboussant vos cils

Un oiseau pillera le ciel criblé de fruits.

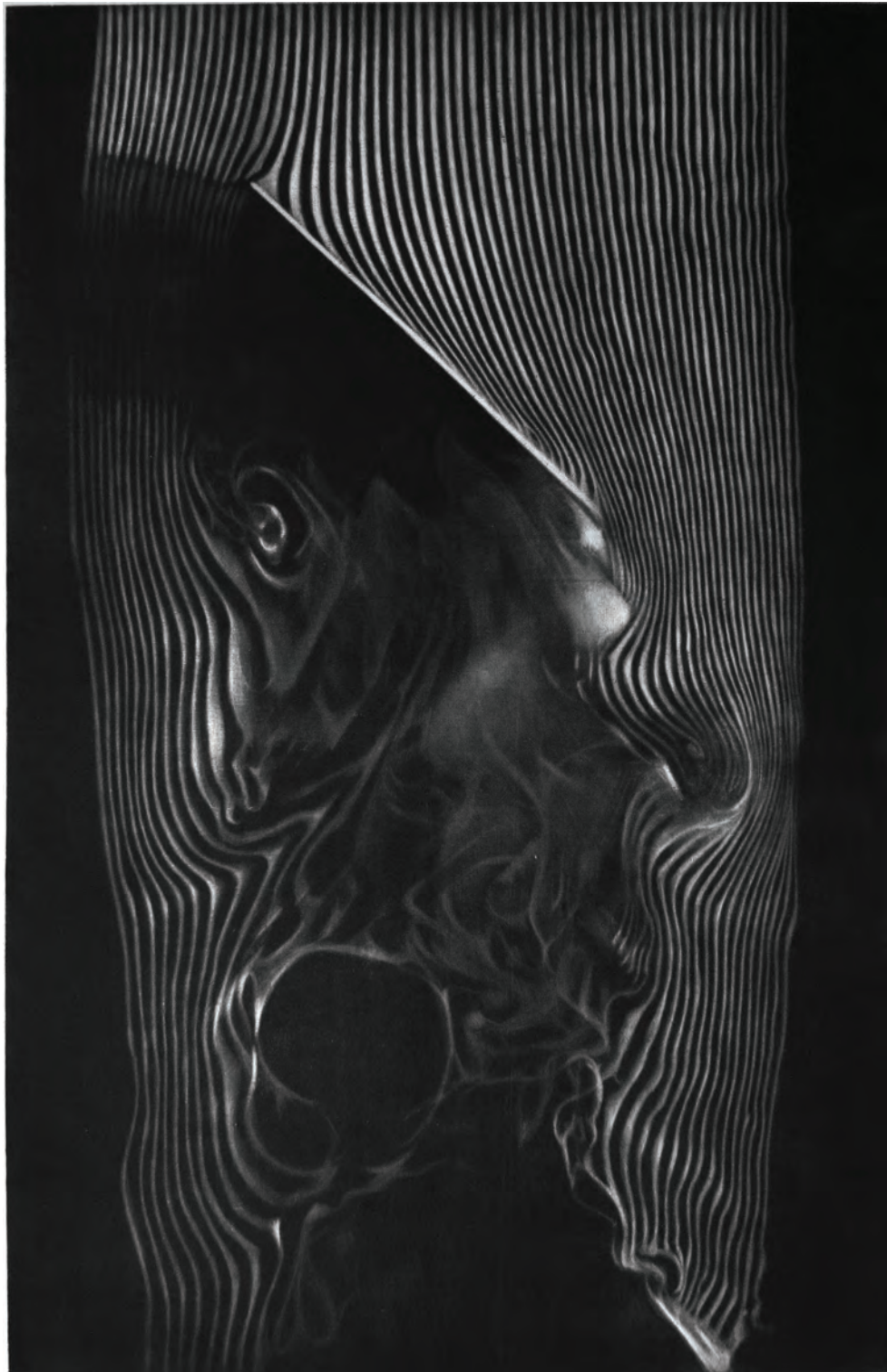
Dans le soulèvement du sel et de l’écume

Flambe, feu souverain, jusqu’aux cimes du monde » Claude Vigée, « Requiem », *La lutte avec l’ange, Mon heure sur la terre, op. cit.*, p. 93.

et que je saisis la question cruelle, sans nulle réponse, que la vie en société pose aux invertis. F. est très franc, du moins en apparence. Il ne réfrène pas sa tendance ; il se complaît, s'il faut l'en croire, dans ses désirs sexuels exacerbés par le conflit social même. Ils ont conquis la primauté, chez lui, sur toute autre pensée ou activité personnelles. Ce qui me frappe surtout, c'est son besoin éperdu de s'offrir, de s'abandonner, de devenir dans l'absolu (imaginaire) la possession de quelqu'un. Il est toujours en chasse, mais à la quête d'un dieu-sauveur, d'un messie sexuel. Le poids de l'individualité terrestre assumé sans recours, la décision solitaire et obstinée de se construire, l'effort de devenir soi de manière autonome, — traits de caractère que j'apprécie, quant à moi, plus que tout au monde —, lui semblent écrasants, insupportables : « *I don't want to be strong all the time* », s'écrie-t-il sans cesse. Par « tout le temps » il entend évidemment : « Jamais ! ». Condamné volontaire à une hétéronomie qui le ruine et l'enivre à la fois, il cherche dans l'homme rencontré par hasard dans la rue, comme dans un rêve, un modèle d'être idéal et ravissant, au sens littéral du mot. Il en attend, par une sorte de miracle répété quotidiennement, une participation totale que pourrait seulement lui donner parfois l'expérience intérieure de la présence de Dieu, ou celle de la nature. Le toucher, le frôlement, la proximité charnelle dont il ne se repaît jamais assez, ont pour lui une importance primordiale. Toute distance le tue. Il tire d'une simple pression des doigts d'autrui, d'un banal geste de politesse, une satisfaction frémissante qui correspond presque à un ébranlement nerveux. Aussi devient-il gênant de lui serrer la main : le moindre mouvement de gentillesse conventionnelle se mue pour lui en transe érotique ! Le démon d'amour est bien en lui, qui commande tous les ressorts de sa personnalité : il affirme d'ailleurs s'en trouver fort bien. Pas de terrain réservé à la pensée neutre et dédramatisée, à la réflexion approfondie mais indifférente au sexe, sauf sans doute dans ses rapports avec les femmes... Mais tout son être témoigne d'une érotisation complète et permanente, un peu suspecte par là même. L'insatisfaction affective habituelle, et son sens aigu de la condamnation sociale — en ce Middle West bien-pensant et puritain —, ne font qu'aiguiser et tendre cette frénésie exagérée jusqu'au point de rupture. D'où, sans doute, l'obsession de se donner, d'être à quelqu'un, pour enfin commencer à être un jour soi-même, et libre...

J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'un tel don ne peut être accepté de bonne foi par un autre être humain, s'il veut conserver sa liberté et sa dignité personnelles. L'annexion d'autrui, ou par autrui, n'est pas mon fort. C'est, en un sens, usurper la tâche de Dieu ! E.F. m'affirme qu'il n'a encore jamais eu de confession sobre de ce genre, un dialogue franc avec des hommes de sa génération, sauf avec « ses semblables », souligne-t-il assez drôlement. Peut-être cette relation fondée sur la parole libre, précisément parce qu'elle est distante, « abstraite » comme il dit, lui permettra-t-elle de reprendre confiance en lui-même, de ne plus se détester ni se mépriser si sauvagement, sous les apparences d'un amour narcissique caricatural, excessif, l'amour de soi-même tourné en dérision. Dès qu'on est accepté, reconnu pour ce que l'on est vraiment dans l'ordre de l'humain, le mépris de soi, reflet du dédain de l'autre hostile, devrait normalement diminuer. E.F. boit souvent, pour s'oublier, ou se rejoindre, au-delà des interdits impitoyables qu'il sent peser sur sa conscience. Il tend à chercher dans la ruine précoce du corps l'oubli des maux de la sensibilité, et de la culpabilité induite par son milieu qui le ronge malgré ses dénégations incertaines, lourdes d'angoisse. Je me demande si un garçon instable de son genre est capable de fidélité pure et simple, d'affections durables. A quel point pourrait-on compter sur lui en tant qu'ami, tout bonnement ? J'ai l'impression que cette érotisation automatique, obsessionnelle, de toutes ses relations sociales, ne contribue guère à les rendre constantes et solides. C'est un donjuanisme de convention, mais inversé, un vrai tourbillon séducteur qui fonctionne sur commande. Les rapports amicaux tragi-comiques se compliquent chez lui de tout un réseau de

Guy Braun, *Mr. Smoke : Hommage à Etienne-Jules Marey*.
Manière noire. Détail, page 28.



résistances, de ressentiments refoulés, de désirs insatisfaits, – mais d’autant plus violents et plus agressifs, – qui les corrompent rapidement, car ils les rendent intolérables à autrui. Je pénètre dans un monde de sentiments étouffants, dont je ne soupçonnais pas grand-chose jusqu’à présent. Avec E.F. il faut surtout veiller à éviter les faux pas, sans jamais le blesser, ni l’humilier. C’est une vraie gageure de tenir la balance égale, face à lui, entre la fermeté et la bienveillance qui me sont également naturelles.

- 26 -

(1er septembre 1946.) E.F., l’inverti que j’ai rencontré le printemps dernier à la cafétéria de l’université, a suivi cet été mon cours de littérature française moderne, sans grand succès d’ailleurs... La raison de l’échec était simple et prévisible : tout ce qui ne se rattache pas directement à ses désirs et à son personnage hypertrophié (qu’il identifie évidemment à la pure sexualité en éveil) ne saurait vraiment l’intéresser. A la place d’un Soi sauveur de son propre être, il n’y a en lui qu’un moi désireux de l’être apparent d’autrui. Il se trompe, ce converti aveugle, sur la nature d’un vrai sauveur... Préoccupé et affamé comme il l’est, les études, pour lui, se présentent comme des diversions nuisibles, qui le distraient méchamment de l’essentiel, par lequel il se laisse vite réabsorber entièrement. Repli égocentrique complet, étroit, désarmant – très vite lassant, hélas. Ne saurait se vouer à rien qui ne le ramenât directement à lui-même, à son besoin de secours immédiat et sans fin, à ses jouissances vainement espérées, toujours décevantes, et sources de tristesse accrue. Je me suis vivement intéressé à ces réactions trop faciles à prédire (presque des mécanismes mentaux autonomes), qui gouvernent toute sa vie manifeste. Mais une fois la clé découverte, le moteur trop simple démonté, quel accablement se dégage de cet être, et de son existence de chien battu qui court après sa queue coupée (si j’ose dire). Tous les invertis sont-ils bâtis sur un tel modèle intérieur ? Alors, ils ne représentent guère une espèce plus intéressante que l’autre, au sein de laquelle on meurt, comme le sait chaque lecteur de Candide, « dans la léthargie de l’ennui ou dans les convulsions de l’inquiétude ». Tribu simplement différente, plus stéréotypée encore, si c’était possible, dont les membres paraissent incapables d’élargir la sphère de leurs contacts émotionnels au-delà d’eux-mêmes et de leurs images de miroir. La mesure me semble un peu courte, qui exclut de l’étreinte l’autre moitié du genre humain. Elle est mystérieuse, tout de même, chez E.F., cette identification automatique du moi féminin (maternel) blessé, avec le sexe mâle (paternel), éternellement fugitif. Sa hantise de le retrouver prime tout : elle devient dans le comportement quotidien le symbole éluif de sa propre personne inachevée. Moi-Idéal inatteignable, en fuite perpétuelle, toujours à réparer ou à restaurer, dans la poursuite du Même qui lui manque, chez Autrui fait d’absence : ce frère, presque son semblable, ce quasi-étranger, l’Exemple surhumain, mais encore trop humain, un dieu de chair imaginaire qui brille à l’horizon à jamais hors d’atteinte ! Pour E.F. c’est chaque jour la course à la mort, que sa théâtralité même rend tout de suite dérisoire. Aussi fait-elle rire aux larmes le spectateur épargné, mais perplexe, qui, protégé par une foule de voyeurs anonymes comme lui, se sent si bien à l’abri, au dernier rang de la galerie.

(29 octobre 1947.) Evy a passé quelques jours merveilleux ici au mois de mai. Nous comptons nous marier avant Noël. L’opposition paternelle a été vaincue après cinq ans de lutte. Négociations avec l’université de H. pour une place éventuelle l’an prochain. Je tente de « faire mon chemin », comme on dit, mais vers où ? L’avenir ne me paraît pas encore très clair. Menace de guerre mondiale atomique ; la question de la Palestine portée devant les Nations Unies. J’ai modestement assuré ma subsistance et ma situation sociale dans l’enseignement universitaire,

jeté les bases de ma future vie familiale, celles de mon œuvre de poète et de critique. Mais tant de choses restent à faire ; que de fruits encore à susciter hors des racines de mon être, et à porter à leur maturité dans l'avenir lointain ! Je me sens à la fois très incertain, très humble, et capable pourtant de réaliser un jour quelque chose de plus haut, une œuvre de parole vivante qui me dépasserait moi-même en cette vie. C'est peut-être ce demi-détachement qui est nécessaire pour l'accomplir.

Deuxième partie

Je saisis mieux maintenant, dans leurs rapports d'ensemble, l'acte créateur et l'acte de vivre. Tous mes poèmes depuis quelque temps affirment cette unité retrouvée (ou seulement soupçonnée ?). C'est pour ma pensée la révélation la plus importante, depuis le premier éveil de ma sensibilité consciente à la fin de l'adolescence. Cette évidence, il fallait que je la découvre de l'intérieur, par la voie intime des sens autant que par la souffrance morale d'un long exil. Maintenant, à bas les purgatoires perpétuels où se vautre, dans sa délectation morose, l'orgueilleux surhomme contemporain. Il faut en finir avec les apothicaires patentés de la dérélition, les praticiens de l'aliénation, en commençant par soi-même.

Lorsque les lieux et les choses que le poète transcrit en mots manifestent la signification qu'ils possédaient de façon latente, on les appelle des symboles. Un symbole n'est donc que le sens total d'une chose par rapport à l'univers, clairement révélé à l'esprit. Ce qui rend efficaces les symboles poétiques, c'est leur absolue réalité : « *great-rooted blossomer* »¹⁴. Ils sont aussi vrais que les objets dont ils nous fournissent l'équivalent verbal. Ainsi deviennent-ils, en dépit de leur nature linguistique, choses et lieux – les situations humaines elles-mêmes. Le seul symbolisme littéraire désormais acceptable est l'expression de ces situations, dont la totalité constitue pour nous le réel. C'est lui qui expose toute la signification implicite dans les créatures visibles que nous propose l'existence : « ... miroir convergent de l'être à son sommet d'activité et de vie ».

Les yeux fermés, tu donnes au vide sa dimension temporelle. Dans celle-ci le monde surgit à sa propre rencontre dès que se lèvent tes paupières. Le regard est ton chef-d'œuvre. Dans son éclair tout humain, l'univers se trouve un visage fraternel. Quand tu ouvres le berceau de tes yeux, tu découvres en même temps le monde.

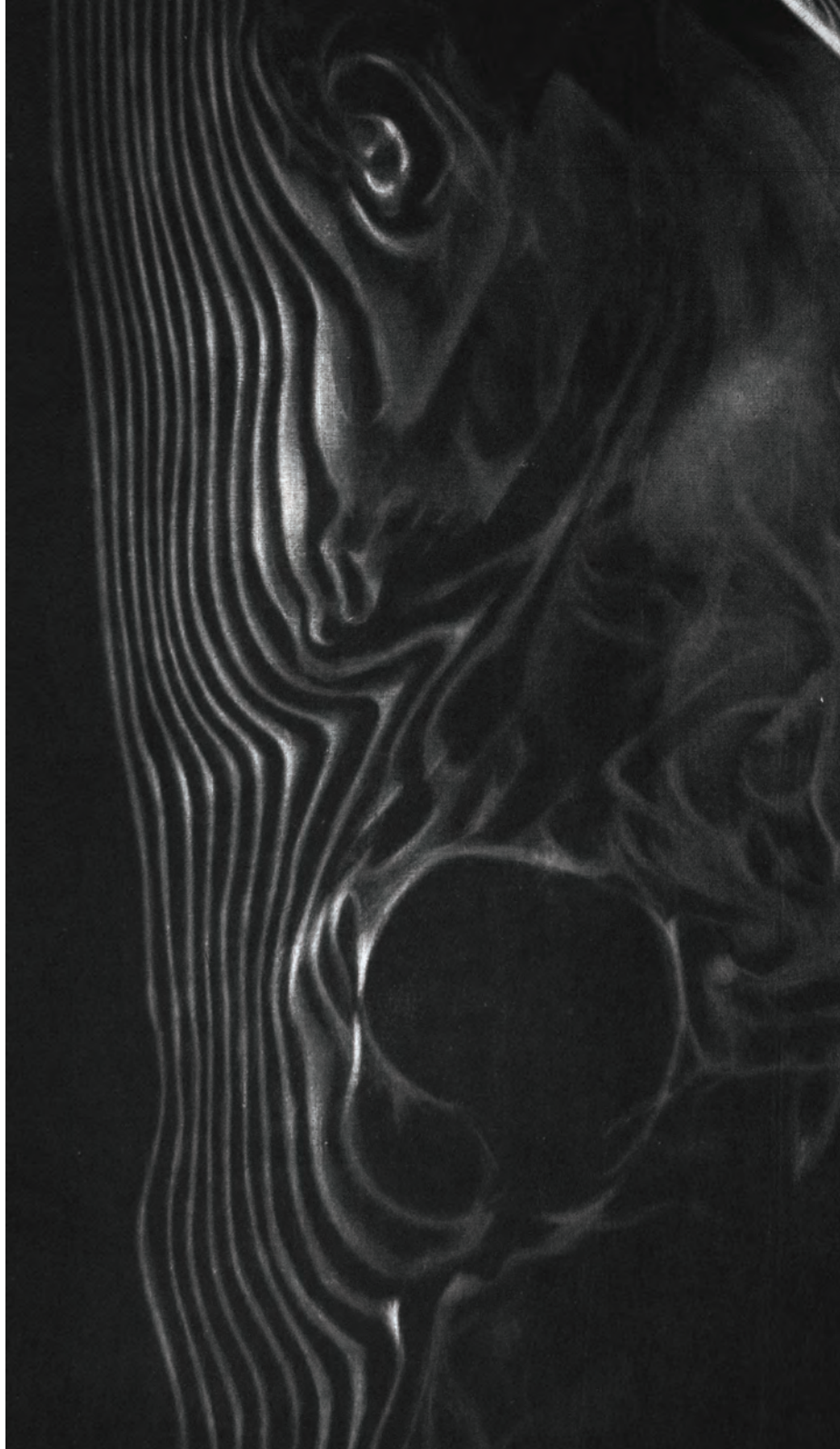
Dans mon style, comme dans toute démarche révélatrice, on peut observer l'alternance fréquente de la formule nerveuse, fortement rythmée, de l'image qui fait l'effet d'une grenade (« ... l'arbre est explosion du roc vers la lumière »¹⁵), avec la lente modulation élégiaque et l'aveu mal contenu de la tendresse humaine.

Lu la critique d'X. sur mes pages alsaciennes. Je ne m'attends pas à mieux aux mains des métaphysiciens du Verbe et des esthètes transcendants. Ce n'est que justice s'ils me nient. De son point de vue, l'exécution d'X. est fondée. Malheur à la nature, à la liberté abusive du langage qui se contente de désigner « ce qui arrive », et attende à la pureté des idées. Qu'est-ce donc que leur « Verbe », s'il ne s'incarne d'abord dans la vie ? Dans la tradition gréco-chrétienne c'est « Ailleurs » que serait caché le vrai monde. Le Zohar, au contraire, nomme le lieu du mal par

- 27 -

14 « *O chestnut-tree, great-rooted blossomer* » / « O châtaignier, floraison aux profondes racines ». W.B. Yeats, « *Among School Children* » (*The Tower*, 1928), *Collected Poems*. London : Macmillan, 1985, p. 245. (Ma traduction.)

15 Claude Vigée, « L'œil de l'espace », *La corne du grand pardon, Mon beure sur la terre*, op. cit., p. 268.



excellence « l'Autre Côté ». Je ne balance pas, j'opte pour ce côté-ci. Les passages favorables d'X. sont ceux que je puis le moins accepter, car ils témoignent d'une incompréhension totale, inouïe en vérité, des choses mêmes qu'il loue. C'est le triomphe du contresens. X. prend mes souvenirs d'enfance pour du folklore, de la petite histoire pittoresque. Evidemment, André Neher était mieux qualifié que lui pour me voir dans la bonne perspective. Mais, fût-on grand clerc, il ne suffit pas d'avoir des œillères pour se mêler de louer ou de blâmer des choses qui vous échappent. Ou plutôt : entre ceux qui ont choisi « l'Autre Côté », et ceux qui préfèrent « ce côté-ci », il n'y a pas moyen de se comprendre.

En nous livrant aux coups des hommes
Nous apprenons ce que nous sommes.¹⁶

Le symbole, image concrète revêtant soudain un sens universel, n'est actif et réel *qu'à l'état naissant*, dans l'instant de son émergence hors de l'immédiat, au moment où celui-ci se transcende en figure signifiante sans perdre pour autant le contact avec ses origines perceptuelles. C'est la conscience de celles-ci qu'oublie la poésie « symbolique », si constamment irréelle dans son éloignement de la vie présente. Jamais un Dante ne tomba dans cette erreur. Dans le comique, également, l'immédiat et l'au-delà tendent à se fondre en une créature nouvelle : l'art de Molière tient dans cette tension magique. Il suffit qu'il appuie un peu moins sur le premier, et davantage sur les valeurs ultimes du désir, pour qu'il écrive *Le Misanthrope* et frise le tragique. Ceci est vrai aussi pour *L'Avare*. Alceste et Harpagon atteignent tous deux une stature de symbole, mais c'est à travers leur état immédiat qu'ils se font exemplaires : le symbole naît du donné. D'où, le sentiment de réalité intense qui se dégage des personnages pourtant fort stylisés de Molière. Les poètes de notre temps auraient beaucoup à apprendre à l'école du *contempleteur*.

Notion d'une conscience archaïque, « la personnalité idéale et spontanée » de Croce. Dans l'état de détachement et d'« involution » qui inaugure la création poétique, elle saisirait dans sa totalité la situation existentielle comme une destinée, une manière d'être dans le monde hors de son passé immémorial. Elle fonctionnerait comme celle, authentiquement archaïque, de l'enfant et du primitif, sélectionnant et organisant les images manifestes qui correspondent le mieux à sa situation, incarnant celle-ci dans celles-là, et créant la *figure* de son expérience. (Ce qu'on appelle d'ordinaire un symbole.) Mais avant d'opérer ainsi, comment cette conscience archaïque s'y prend-elle pour reconnaître de pareilles correspondances ? Est-elle douée de perception formelle, discerne-t-elle des qualités figurées ? Dans ce cas, contrairement à ce que pense Croce, elle serait engagée immédiatement dans l'activité pratique, artisanale autant que contemplative.

La routine universitaire remplit si bien mes journées que je trouve à peine le temps d'écrire. Par contre je lis beaucoup. À part les œuvres de Cassirer, je me suis plongé dans les écrits de divers disciples récents de Freud, dans le but de me faire une idée plus claire des théories psychanalytiques actuelles sur la genèse, le mécanisme et

16 « En exposant notre être aux coups des hommes nous apprenons enfin ce que nous sommes. » Claude Vigée, « Poil à gratter », *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 767.

l'objet de la fonction symbolique dans l'esprit humain. Pour le philosophe néo-idéaliste Cassirer, le symbole dépasse l'immédiat de l'expérience humaine afin d'« accomplir » celle-ci dans le sens du « *Geist* ». Les Freudiens voient dans ce processus un déguisement cachant l'immédiat insupportable (auquel leur analyse réduit le langage indirect du symbole dans le rêve, la posture physique ou l'imagination fabulatrice). Je puis ainsi mesurer les deux extrêmes de l'interprétation moderne de la fonction symbolique. Peut-être dépasserons-nous un jour cette antinomie, qui me paraît assez artificielle. Le problème qui m'occupe est ailleurs. Que signifie pour nous, hommes de ce temps, l'héritage d'objets symboliques et de mythes appartenant à un climat culturel auquel nous ne pouvons déjà plus nous référer qu'historiquement (et non du fait même de notre existence actuelle) ? J'ai le sentiment que l'expression figurée change dans son contenu objectif comme dans sa signification métaphysique la plus générale. Ce qui paraissait évidemment « symbolique » dans l'âge d'or du nihilisme l'est de moins en moins pour nous. L'altération porte à la fois sur le matériel symbolique d'usage courant il y a un demi-siècle encore, et sur la direction que notre sensibilité assume à travers lui. Il faut donc une littérature neuve, liée à cette évolution dont l'étude de l'histoire, autant que l'auscultation *directe* de notre sensibilité actuelle, largement inexprimée jusqu'à présent, révèle la puissance. Entendons par là, en plus d'un témoignage écrit, une attitude différente de l'homme par rapport au monde et à sa propre conscience. Cette attitude, le « Symbolisme » caduc de l'époque nihiliste ne parvient pas à en communiquer l'essence, parce que son sentiment d'être-dans-le-monde (son « *Weltgefühl* ») est inverse de celui dont je perçois l'éclosion en nous-mêmes. Dans la mesure où nous parviendrions à formuler ce nouveau « *Weltgefühl* », nous pourrions esquisser les principes régissant son mode d'expression, son matériel symbolique propre.

Ce qui rend aux poètes de ma génération la tâche si difficile, c'est l'obligation de formuler en même temps le nouveau « sentiment du monde », dépayçant à tous égards, différent de celui dont nous sommes les héritiers directs, et les principes – positifs autant que négatifs – de sa manifestation dans le langage des signes. Non pas cela seulement, mais son incarnation effective dans des poèmes. Voilà notre triple tâche. Entre ces trois missions simultanées, faut-il s'étonner si parfois l'esprit vacille et s'égare ? Car chacune demande pour elle seule une lucidité et une concentration absolues. Je serais meilleur artiste sans les deux premières obligations, meilleur penseur sans la dernière. Mais la conjoncture historique et culturelle me paraît telle qu'il ne vaut pas la peine d'être aujourd'hui l'artiste modèle, dans le sens de la perfection formelle pure et simple : être bon artiste ne signifie rien, si ce n'est pour la manifestation d'un sentiment d'existence dont la mise au monde est justement la tâche primordiale des hommes de notre génération. Inversement, cette émergence du nouveau « *Weltgefühl* » ne sera réelle, constatable dans ses effets, que dans la mesure où elle se fera expression. Là surgit le problème épineux des principes régissant celle-ci. Alors, il n'y a pas à balancer ! Il nous faut entreprendre ces trois besognes en même temps, au risque de ne pas aboutir entièrement dans leur élaboration – tâche dont l'achèvement, et la perfection finale, seront le privilège de nos héritiers.

D'abord on rend l'homme fou, puis on le psychanalyse à tour de bras : étrange principe de civilisation. Aux Etats-Unis, dans les seuls hôpitaux publics, on dépense deux milliards de dollars par an pour les maladies mentales. – Il y aurait un livre urgent à écrire sur l'éducation préventive de la folie. Ce serait l'ouvrage le plus séditieux du siècle ; il mettrait le système en cause, radicalement, en séparant l'homme de la marchandise.

Dans la mort un destin devient son propre objet. Lieu de contemplation à jamais. Il doit être pénible de remplir l'éternité de la conscience avec des pourcentages, des bilans, et des lettres commerciales : « En main notre

honorée du zéro courant... » L'étroitesse de l'horizon vital, l'avarice, l'ennui, la névrose, ce qui était ici-bas un clair mais inutile avertissement, devient là-bas un régime unique, sans week-ends ni rémission.

Bien sûr, j'étouffe de colère devant ma situation impuissante dans la vie. Cette rage est en moi depuis l'enfance. Je l'ai souvent réprimée, ce qui la transforme en honte et crainte. Je suis empêché – « *impeached* ». Mais je ne m'y trompe pas : la colère est là, difficilement rentrée sous ces masques qui provisoirement me paralysent, prête à éclater. Toujours le frein, la brimade, l'incapacité d'agir et d'affirmer ma vie, mon regard, mon intuition du nécessaire.

Le mythe se lie aux expériences humaines comme le son fondamental à sa série d'harmoniques : il les résume et les engendre. D'où son caractère à la fois universel et privé, typique et personnel. Le monde et le moi sont de même nature. Dans la vision de cette unité se trouve la révélation du réel.

Tu ne rencontres que le monde-en-toi, la vie-en-toi. Faute d'avoir renié le dogme du Moi absolu, l'homme moderne est entraîné à sa perte.

La présence de l'Un, de l'amour, refait notre unité humaine avec les choses du monde, les objets révélateurs de l'espace, et avec notre propre temps, notre passé sombre, nos morts, dont l'exil historique autant que spirituel nous sépare. La révélation de cette réalité fait notre dignité dans nos échecs mêmes, ne dût-elle s'accomplir qu'en signes et en paroles qui parlent au cœur, et s'y prolongent sans fin. Plus que jamais, dans une époque de désolation telle que la nôtre, tentés par le désespoir, il nous faut dire les choses impérissables ; mais seulement à partir des choses périssables, et dans le langage qui en émane dans le cours même de notre vie. Dans ce colloque de l'âme à l'âme s'accomplit peut-être autant – et davantage, si l'oreille est attentive – que dans le remuement des hommes matériels ! En tout cas, si les deux actions se complètent, la première doit nécessairement nourrir et précéder l'autre, comme le désir amorce la jouissance. Je ne ferai jamais fi de celle-ci ; son extase couronne notre vie. Mais elle serait peu de chose sans l'élan du cœur qui l'engendre.

Les Juifs n'ont jamais eu d'histoire provinciale. Même à Schirhoffen ou à Bischwiller ils vivent l'histoire d'Israël, c'est-à-dire celle de la souffrance et de la rédemption humaines. Comme le fameux « *schnorrer* » (mendiant) Mauschele Zellwiller, à qui le chef de gare demandait sa destination, « *mir henn inderall tze daun* », « nous avons à faire partout » simultanément, dans l'espace et dans le temps. D'où nos ennuis évidemment..., mais aussi la vérité, l'impact de notre présence.

L'automne chargé de graines, préparant l'avenir au cœur de l'agonie, pont d'été lancé sur l'océan du mourir. La mort est la saison des semences.

Dans ma vie privée comme dans mes poèmes, l'attente est le point mort, le milieu immobile mais crucial, agent médiateur entre l'absence dont j'hérite et la présence au monde à laquelle j'aspire. La béatitude du réel est vraiment ici, à portée de main, si je pouvais soudain la saisir, si je me tendais tout entier vers elle (mais en me tenant tranquille), lors du long voyage à travers le vide. Si je pouvais attendre.

Joie des sens ? Mieux que cela, envahissement élémentaire de l'esprit qui affirme et engendre la vie. Dans l'imminence du spasme mâle, la femme qui aime sent se propager à travers son ventre, libre encore de l'emprise de la volupté, une irradiation mystérieuse, irrésistible, qui bientôt suscite l'avalanche intérieure. Cette sourde brûlure n'est pas causée par le seul mouvement des corps qui s'étreignent, elle n'est pas l'effet d'une dépense d'énergie musculaire, d'un simple jeu mécanique placé sous la dépendance de la volonté ou du savoir-faire, mais d'une force

peut être

nouvelle émanant du sexe lui-même : elle est comme le rayonnement de la volupté menaçante. Le fleuve noir commence à passer les digues qu'il emporte. A ce moment-là, sur le versant interne de la conscience, au bord même de l'abîme...

- 32 -

Ces pages sont extraites de *Pâque de la parole*.
Paris : Flammarion, 1983, pp . 77-91 et 99-105.
Notes d'Anne Mounic.

Guy Braun, *Compotier reflété dans plateau d'acier*.
Manière noire. Détail de la page 34.

